

Ans | Philippe-Renaud Dumonceau a escaladé le Mera Peak. Peut-être s'attaquera-t-il un jour à l'Everest

Le défi himalayen d'un aveugle

■ Le non-voyant accompagné de deux guides est arrivé au sommet, à 6.476 mètres, en neuf jours.

■ Ce passionné de montagne veut aller toujours plus haut.

EDDY LAMBERT

Is l'ont fait ! En neuf jours, comme il était prévu (« Le Soir » du 27 avril), l'Ansois Philippe-Renaud Dumonceau, aveugle depuis l'âge de 20 ans, et l'Anversoise Kristien Smet, unijambiste, sont parvenus, le mardi 11 mai dernier, peu avant midi, au sommet du mont himalayen Mera Peak, au Népal. A 6.476 mètres d'altitude.

Face à cette étendue – mes amis étaient là pour me la décrire et même on ressent le vide autour de soi –, on se sent tout petit, a confié Philippe-Renaud, 34 ans, à son retour en terre liégeoise.

Quand, en 1994, il a gravi son premier sommet, le mont Blanc du Tacul (4.248 mètres), dans les Alpes, ce non-voyant n'eut cependant jamais pensé aller un jour plus haut. Beaucoup plus haut. Aujourd'hui, il rêve de l'Everest (8.850 mètres), rien de moins.

C'est une ascension du toit du monde, justement, qui est à l'origine de sa deuxième aventure himalayenne – il avait auparavant escaladé le Kala Pattar (5.545 mètres), celle qu'a accomplie en mai 2003 l'alpiniste tubizien André Menu, alors âgé de 66 ans et de-

mi. Philippe-Renaud l'avait appelé pour le féliciter, les deux hommes ont sympathisé jusqu'à former le projet de retourner au Népal ensemble.

L'expédition du Mera Peak, à laquelle ont participé septante et une personnes, dont sept sherpas et quarante-cinq porteurs, est partie au début de mai de Lukla (2.700 mètres), à une demi-heure d'avion de la capitale Katmandou. La moitié des dix-sept Belges de l'aventure ont renoncé, par épuisement (six heures de marche par jour) ou blessure (trois évacuations par hélicoptère), avant même le dernier camp de base (5.800 mètres). L'ascension finale a pris trois jours.

Au sommet, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, raconte Philippe-Renaud, les prunelles fixes et le sourire aux lèvres. Nous sommes restés là-haut

« Face à cette étendue – on ressent le vide autour de soi –, on se sent tout petit »

45 minutes, malgré les rafales de vent atteignant 150 km/h et la température de moins 15 degrés. C'était comme une victoire.

Le bonheur aurait été parfait, absolu, si, lors de la descente, un fait divers tragique ne s'était produit comme il en arrive souvent en haute montagne. J'ai appris que l'un des porteurs avait fait une chute mortelle. Nous nous étions scindés en deux groupes, je n'étais pas dans celui-là.

C'est le pire des mauvais souvenirs ramenés du Népal. Comme quand ils ont été réveillés en sursaut par une explosion, survenue dans un camp militaire en face de leur hôtel, fait banal dans ce pays meurtri par la guerre civile entre

le pouvoir en place et la guérilla maoïste. Comme, ont-ils appris, le crash du petit avion qui, quelques jours plus tôt, les avait transportés de Katmandou à Lukla.

Qu'importe les dangers, Philippe-Renaud Dumonceau a à peine

repris sa vie de tous les jours, ses cours d'informatique, qu'il réfléchit à de nouveaux projets. Ou un sommet de sept mille mètres, ou une traversée dans le Grand Nord, songe-t-il avec ses guides et amis et guides Bertrand Delaire et Pa-

trick Libbens. Et peut-être plus tard le toit du monde. J'ai déjà ouvert un compte en banque.

Il a grand hâte de retrouver l'Himalaya, ses pics enneigés, ses habitants dont la plus grande richesse, dit-il, est leur sourire. ●



Philippe-Renaud Dumonceau et Kristien Smet qu'il tient par l'épaule ont vaincu un mont de plus de 6.000 mètres, malgré leur handicap. Photo DR.